LUIS MONTERO MANGLANO

La Cité des hommes saints

Corps royal des quêteurs

III

roman traduit de l'espagnol
par Claude Bleton

ACTES SUD

Il y a quelque chose de caché. Trouve-le. Va et cherche au-delà des montagnes…
Quelque chose de perdu derrière les montagnes. Perdu, et qui t'attend. Va !

Rudyard Kipling

Quand ils sont petits, tous les hommes aiment leurs parents ; en grandissant, ils les jugent et, devenus adultes, parfois même ils leur pardonnent.

Oscar Wilde

01000100 01 101001 01101111 01110011 00100000 01100101
01110011 00100000 01101110 11000011 1011 1010 01 1011 01 01100101 01 110010 01101111

Platon

Si vous voulez des réponses, je ne suis pas la bonne personne. Les réponses ne m'ont jamais intéressé, j'ai toujours cherché des questions. Au bout du compte, j'en ai trouvé trop.

Vous voulez savoir comment tout s'est terminé ? Je pourrais vous le dire, bien sûr, mais je connais une bien meilleure histoire.

Les bons récits, les grands récits qu'on raconte dans des livres que des millions de personnes lisent pour se guider dans la vie, commencent dans le chaos et finissent dans le chaos. Vous savez : "Au début était ceci et cela…" Et ce début est en général un lieu obscur et peu ragoûtant.

Cette histoire commence dans le chaos : des monarques qui meurent au combat, des royaumes qui s'effondrent, la terreur et la guerre. La naissance de quelque chose de nouveau, mais les accouchements sont toujours sales, visqueux et sanglants.

En 711, les Berbères d'Afrique du Nord ont attaqué le royaume wisigoth de Tolède, un cimeterre à la main et le nom d'Allah aux lèvres. À leur tête, un homme, Tariq, poussé d'après les légendes par le désir de trouver un trésor immense qui pourrait donner un pouvoir sans pareil dans tout l'univers. *Schemhamephorash*. L'Autel du Nom.

La Table de Salomon.

Près de Tolède, il y avait un monastère occupé par une abondante communauté de moines. Ceux-ci connaissaient le secret de l'emplacement de l'Autel du Nom, à savoir sous leurs propres pieds, où un saint évêque, Isidore, l'avait soustrait aux mains avides, sur ordre des rois wisigoths. L'Autel, cadeau empoisonné de la sorcière appelée Lilith à Salomon, dissimulait la formule

cabalistique du nom véritable de Dieu. Personne ne devait jamais l'utiliser, car les mortels ne devaient pas recourir à ce pouvoir.

Un soir, sept pèlerins frappèrent aux portes du monastère, si fort qu'on aurait cru qu'ils venaient annoncer le Jugement dernier. Ces hommes arrivaient à pied des mystérieuses montagnes du nord, dans la région du Bierzo, plus précisément de la vallée du Silence.

Les moines de Tolède avaient entendu parler de cet endroit et de ses habitants étranges. On disait que longtemps auparavant de sinistres anachorètes des déserts africains avaient traversé la Péninsule en direction de la vallée du Silence, à la recherche d'un saint ermite appelé Fructuoso, auteur de miracles incroyables. Arrivés dans ces montagnes, les anachorètes s'étaient blottis dans de profondes cavernes, se nourrissant d'eau de pluie, d'insectes et de la parole de Dieu. Les nuits succédaient aux jours, reliés par des répons interminables. Leur réputation de saints hommes était telle que beaucoup les craignaient plus qu'ils ne les respectaient, comme s'ils étaient des créatures d'un monde étrange, et non des hommes de chair et d'os.

Un nommé Teobaldo était à la tête de ces sept pèlerins qui avaient frappé à la porte du monastère de Tolède en pleine nuit. À l'instar de ses compagnons de voyage, c'était un anachorète des cellules de la vallée du Silence.

Teobaldo exigea de voir le père abbé toutes affaires cessantes. Déconcertés, les moines tolédans n'osèrent contredire ce pèlerin, dont le visage semblait être couvert de mousse et de lichen, telle une roche antique. Ils tirèrent l'abbé de sa couche et l'amenèrent en présence de Teobaldo et de ses compagnons.

L'abbé découvrit sept ombres enveloppées de vêtements gris, déchirés et couverts de crasse. Sur ces sept visages, sept barbes hirsutes émergeaient comme autant de racines suspendues à sept rochers, en haut desquels sept paires d'yeux brillaient, aussi blancs et aveugles que quatorze fragments de quartz.

L'abbé demanda pourquoi ils voulaient le rencontrer. Teobaldo répondit qu'il était venu chercher l'Autel du Nom. Un frisson secoua le moine tolédan. Normalement, personne ne savait que la Table de Salomon était cachée sous les fondations du monastère, c'était un secret connu des seuls rois de Tolède,

et le révéler était puni de mort. Mais ces hommes, ces sept fantômes gris, le connaissaient. Comment était-ce possible ?

Teobaldo répondit. Ils avaient percé ce secret dans un songe. Depuis longtemps, les anachorètes de la vallée du Silence avaient le don de recevoir la parole de Dieu à travers rêves et visions. Ces sept hommes l'avaient reçue à plusieurs reprises.

Dans leur songe, raconta Teobaldo, un homme leur parlait. Il était au milieu d'un verger, des fleuves naissaient sous ses pieds et des arbres feuillus poussaient sous ses doigts. Il s'appelait l'Homme Vert. Pas plus : l'Homme Vert.

L'Homme Vert leur avait montré une armée de soldats obscurs, masqués, armés d'épées en forme de demi-lune. Il leur avait annoncé la chute du royaume de Tolède et le vol de ses trésors au cours du pillage.

"Ils viennent chercher l'Autel du Nom, leur dit-il, ils ne doivent pas le trouver."

L'Homme Vert avait chargé ces sept ermites de sortir la relique de sa cachette et de l'emporter loin, très loin, où la convoitise des hommes et leur soif de pouvoir ne pourraient jamais l'atteindre. Il fallait agir vite, car l'armée des hommes obscurs était aux portes du royaume. Le dénouement était proche.

Terrifié par cette révélation, le père abbé du monastère conduisit Teobaldo et ses ermites au cœur des grottes d'Hercule, où l'évêque Isidore avait dissimulé l'Autel du Nom. À la faveur de la nuit et dans le secret le plus absolu, Teobaldo et ses six compagnons sortirent l'Autel des grottes. Pour abuser les pillards éventuels qui ne tarderaient pas à arriver, à la place de la Table de Salomon ils mirent une grossière imitation fabriquée par des orfèvres tolédans.

En définitive, ils avaient utilisé une ruse digne des chevaliers quêteurs.

Après avoir procédé à l'échange, Teobaldo et ses anachorètes emportèrent la Table authentique, à la faveur de l'obscurité de l'aube. L'abbé du monastère voulut connaître leur destination, mais les ermites ne lui donnèrent aucune réponse satisfaisante.

"L'Homme Vert nous a ordonné de prendre la mer, dirent-ils, et de naviguer en direction du couchant. Quand nous arrêterons-nous ? Dieu seul le sait."

Les frères anachorètes allèrent beaucoup plus loin qu'ils n'auraient eux-mêmes pu l'imaginer. Leur voyage fut plein de dangers mais ils réussirent à mettre la Table à l'abri. Si vous voulez, je pourrais vous raconter comment ils y parvinrent ; c'est une bonne histoire.

Mais j'en connais une bien meilleure, comme vous le savez déjà.

Plusieurs décennies après le départ de Teobaldo et de ses compagnons en pleine nuit, le royaume wisigoth de Tolède n'était plus qu'un souvenir, et sur ses cendres les musulmans fondaient un émirat dont les frontières embrasseraient presque toute la péninsule Ibérique.

Le monastère prospère qui avait autrefois abrité la Table de Salomon était maintenant une ruine. Les moines de la communauté étaient morts. Les nouveaux émirs musulmans interdisaient de restaurer ou de conserver les vieilles églises wisigothiques, et les chrétiens de l'émirat devaient s'acquitter d'un impôt très lourd pour professer leur foi. Il ne restait plus qu'un moine dans ce vieux monastère, où ses parents l'avaient déposé quand il était enfant, le seul foyer qu'il ait jamais connu. Avec plus d'années qu'il ne pouvait s'en souvenir, ce moine avait tellement vécu qu'il avait enterré tous ses frères. Vieux et oublié, il attendait sa propre fin au milieu de ces ruines.

Un soir, alors qu'il grelottait, accroupi dans une nef de l'église, il reçut la visite de quatre pèlerins. Cela lui rappela une certaine histoire, entendue de la bouche de ses frères, qui s'était déroulée quand il était tout petit.

Le vieux moine leur offrit le gîte, mais avant de prendre du repos, ces hommes voulaient partager leur étonnante histoire.

Ils se présentèrent comme étant quatre des sept ermites qui, des décennies plus tôt, avaient emporté l'Autel du Nom pour le mettre en lieu sûr. Le vieux moine n'en croyait pas ses yeux : ces hommes auraient dû être morts depuis longtemps, car ils étaient déjà très vieux quand ils étaient venus au monastère la première fois.

Cependant, le récit de ces voyageurs n'avait pas varié : ils avaient emporté la Table en terre lointaine et l'avaient cachée dans une cité protégée par la main de Dieu. Teobaldo et deux

autres anachorètes étaient restés là-bas pour veiller sur la relique, les autres étaient revenus à Tolède pour annoncer que leur mission avait été couronnée de succès. Le vieux moine fut convaincu de la véracité du récit quand les quatre voyageurs lui montrèrent un récit manuscrit où Teobaldo lui-même racontait son voyage et beaucoup d'autres secrets.

Les ermites restèrent auprès de ce moine, mais la mort les consuma avec une rapidité surprenante, comme si la cause de leur insolite longévité n'était plus efficace, maintenant qu'ils étaient loin de l'Autel du Nom.

Le vieux moine tolédan les enterra en lieu sacré. Il immergea la tête de chacun de ces hommes dans un pot de miel, selon une antique et rudimentaire méthode d'embaumement, et porta ces têtes dans les grottes d'Hercule, où se trouvait auparavant la Table de Salomon. Il déposa le récit manuscrit du voyage de Teobaldo auprès de leurs restes.

Puis, considérant que ce secret fabuleux ne devait pas mourir avec lui, il abandonna le monastère pour la première fois de sa vie et se dirigea vers le nord, où se trouvaient les petits royaumes chrétiens qui avaient survécu à l'invasion musulmane. Le plus important d'entre eux était le fier royaume des Asturies, dont les monarques maintenaient la flamme de l'héritage wisigothique, le regard tourné vers le sud avec la nostalgie du foyer perdu. Pour le vieux moine, c'était une bonne idée de porter à la connaissance d'un roi chrétien le récit de la Cité des hommes saints. Cela le conforterait peut-être dans sa lutte contre l'infidèle.

Peu après son arrivée dans les Asturies, le moine mourut, mais il avait eu le temps de raconter tous ses secrets au roi Alphonse II. Dès lors, le nouvel emplacement de l'Autel du Nom serait un legs dans la lignée des monarques asturiens. Aucun d'eux ne risquait de succomber à la tentation d'utiliser la Table à des fins personnelles, car, même s'ils connaissaient son emplacement, celui-ci n'était à la portée d'aucun homme. La cité de Teobaldo et de ses hommes saints était inexpugnable. En tout cas, ce moine tolédan avait eu la prudence de ne jamais révéler au roi Alphonse la véritable nature du trésor que Teobaldo et les siens avaient emporté. La seule chose que le roi et ses descendants

avaient apprise, c'était l'existence d'une ville pleine de richesses et dotée d'un grand pouvoir, située de l'autre côté de la mer, en direction du couchant.

Le secret fut bien gardé, mais la légende ne tarda pas à se répandre jusque dans les coins les plus reculés. La légende d'une cité perdue, où des hommes saints veillaient sur un trésor qui donnait un pouvoir divin.

Qui n'aurait pas été séduit par une telle quête ? L'Histoire regorge de quêteurs qui ont consacré leur vie à collectionner des trésors. À trouver des réponses.

Tout quêteur apprend une leçon : ce qui se trouve au bout d'une quête, ce ne sont pas des réponses, mais beaucoup de nouvelles questions. Ce fut le cas avec la légende de la Cité des hommes saints. Beaucoup partirent à sa recherche, et ne laissèrent en chemin qu'un sillage de points d'interrogation.

Dans les temps reculés, des voyageurs hardis de terres lointaines avaient déjà voulu contempler la cité des sept ermites.

Au XVIe siècle, le moine franciscain Marcos de Niza écouta de la bouche des natifs d'Amérique la description d'une cité perdue, pleine de richesses et de reliques magiques.

Marcos de Niza connaissait la légende des sept ermites. Il savait aussi que, d'après le mythe, ceux-ci avaient navigué vers un lieu au-delà du couchant. Ce lieu était très vraisemblablement les Indes, cette terre mystérieuse composée d'empires regorgeant d'or et d'argent. Pour ce franciscain imaginatif, c'était clair : cette cité dont parlaient les indigènes était celle où les sept hommes saints avaient caché leurs trésors. Marcos de Niza l'appela "Cibola". Son obstination à la trouver était si ferme et persuasive que le vice-roi Antonio de Mendoza lui confia la tâche de la découvrir, mais l'expédition fut un échec qui coûta de nombreuses vies.

En 1540, Francisco Vázquez de Coronado essaya d'achever cette quête, de nouveau avec l'aide de Marcos de Niza. Lors de son expédition, ils ne cessèrent d'entendre le récit d'une fabuleuse Cité perdue, où les dieux et les hommes vivaient en parfaite harmonie. Pendant des années, ils sillonnèrent des terres étranges, en pure perte. Marcos de Niza mourut à Mexico, abattu par le discrédit. D'aucuns prétendent qu'il répétait

inlassablement sur son lit de mort le mot “Cibola”. Inlassablement. Et que ce mot emporta son dernier souffle.

Il ne fut pas le seul. Beaucoup d’autres la cherchèrent. Des fous et des inconscients, obsédés par la Cité des hommes saints… Cibola, Quivira, la Cité perdue de Z… Elle avait de nombreux noms, mais c’était toujours la même. Sa légende grandissait au fil des siècles, se nourrissant du corps et de l’âme de ceux qui n’en étaient jamais revenus.

Je pourrais vous raconter leur histoire, mais j’en connais une bien meilleure.

C’est le récit de ma propre quête. De ce que j’y ai trouvé… et de ce que j’y ai perdu.

Je l’ai gardée pour la fin, car je n’en ai jamais vécu de plus belle.

FREEWAY (I)

Le bar était presque désert. Était-ce dû à l'heure matinale ? À sa montre, il n'était pas sept heures.

Sur le seuil, la jeune femme embrassa l'espace d'un coup d'œil. C'était un bar ordinaire, typique de ceux du quartier de Malasaña, dans le centre de Madrid, que d'ailleurs elle n'avait jamais beaucoup fréquentés. Celui-là s'appelait le Freeway. Elle se demandait pourquoi le rendez-vous avait été fixé dans cet endroit précisément.

En musique de fond, une chanson de Frankie Valli & The Four Seasons. Don't You Worry About Me. *Au comptoir, décoré de portraits de grandes stars du rock, trois ou quatre jeunes gens, apparemment des clients habituels, bavardaient avec le seul serveur, un brun aux bras tatoués. D'après leur conversation, ils organisaient une sorte de voyage. Elle préféra ne pas les interrompre ; après tout, elle n'avait pas envie de consommer. Elle avait l'estomac noué.*

À l'écart, une dame assise devant une table vaguement poisseuse, près d'une fenêtre. La jeune femme s'avança vers elle, les mains dans les poches de son blouson en cuir noir, pour dissimuler sa nervosité.

La femme la regarda.

— Daniela ?

La jeune femme hocha la tête.

Elles s'observèrent quelques instants en silence, tandis que ce brave Frankie assurait que même s'il était triste et en larmes, il voulait le meilleur pour elle. Danny ne se demanda même pas si cette mélodie était bien adaptée à cette rencontre. En réalité, elle ne l'entendait même pas, tant elle était concentrée sur cette dame.

Elle avait entre soixante et soixante-cinq ans, mais en paraissait moins, et son allure était soignée et élégante. Ses traits n'étaient sans

doute pas très beaux, mais ils dégageaient un charme puissant. Elle avait une blouse sans manches d'un blanc cru, laissant voir ses bras longs, musclés et bronzés.

Danny la regarda dans les yeux et vit qu'ils étaient immenses, d'une couleur dorée fascinante, veinés de taches verdâtres. Elle repéra le bord à peine perceptible de lentilles.

La dame alluma une cigarette électronique et expulsa entre ses lèvres une fine volute de fumée à l'arôme mentholé. Elle fumait avec la langueur d'une star du cinéma noir et blanc.

Le silence se prolongeait, mais Danny s'en moquait. Elle préférait un silence utile à une phrase creuse, et ne voyait pas ce qu'elle aurait pu dire de sensé. En réalité, cette situation était en contradiction avec la logique la plus élémentaire.

La dame esquissa un sourire.

— Bon, eh bien… Nous voilà…

— En effet.

— Tu ne veux pas… prendre quelque chose ? – elle désigna sa canette de Coopers. Je peux t'en commander une.

— Je n'aime pas cette bière.

La dame parut enregistrer mentalement le sens de cette révélation.

— Ils ont sûrement d'autres marques, ici…

— Je ne veux rien.

Nouveau silence. La dame reprit la parole. Cette fois elle s'exprima dans une autre langue.

— Ça ne te dérange pas si on parle anglais ? Je suis un peu nerveuse, cela peut rendre mon espagnol un peu incompréhensible. Il y a longtemps que je n'ai plus l'habitude de le parler.

— D'après ton dernier courrier, tu le parlais plutôt bien. Je veux dire l'anglais.

— Je travaille beaucoup à l'étranger.

— Vraiment ? Dans quel domaine ?

— Le commerce d'antiquités.

— Ça m'a l'air… très joli.

La dame tapota plusieurs fois sa canette de bière du bout de l'ongle :

— Je crois que ce domaine intéressait beaucoup ton père…

— Tu crois ?

— Je n'en suis pas sûre. Il y a des années que… – la dame se racla la gorge, mal à l'aise. Je suis désolée.

— Désolée de quoi, exactement ? De sa mort ? D'avoir oublié ses goûts ? De toutes ces années écoulées ?

— De tout. Mais surtout de ce dernier point.

Cet élan de sincérité prit Danny au dépourvu.

— Quel âge as-tu ? demanda-t-elle.

— Plus que je ne le voudrais, Danny. Je viens de m'en rendre compte en te voyant devant moi. Le temps a fait de toi une femme adulte, mais il m'a privée de tant d'opportunités…

— D'opportunités de quoi ?

— De cela, par exemple. De nous rencontrer, de parler.

— N'impute pas tes fautes au temps qui passe.

— Tu crois ? Oui, c'est logique… Mais si je pouvais t'expliquer…

— Tu le peux, maintenant.

La dame respira à fond, comme si elle s'apprêtait à plonger dans des eaux très profondes.

— J'ai commis une erreur. Par stupidité et par lâcheté. Voilà ce que j'étais, Danny : stupide, lâche et vaniteuse. J'ai connu un homme qui flattait ma vanité, et cela me plaisait. Nous avons eu un fils… Ton frère. Je me suis rendu compte que ce n'était pas ce que je voulais, mais j'ai laissé faire, parce que j'étais stupide et lâche. Ensuite, tu es arrivée, alors j'ai décidé que je ne voulais plus suivre cette voie. J'ai eu la sensation, étouffante et douloureuse, que cette vie n'était pas pour moi, que je gâchais une infinité de possibilités. J'ai voulu me débarrasser de tout et repartir de zéro. J'étais comme une enfant qui soudain en a marre de jouer avec ses poupées et qui décide de changer de jeu.

— C'est donc ce que nous étions pour toi, des poupées.

La dame soutint le regard de Danny, sans manifester de honte.

— Oui, exactement. Des accessoires de ma propre vie, c'est tout. Désolée, mais c'est la vérité. J'étais immature et vaniteuse. Je ne peux en aucune façon dissimuler comment fonctionnait mon esprit à l'époque.

— Je vois… dit Danny – elle regrettait de ne pas avoir accepté cette bière : elle avait la bouche sèche. Au moins, tu as décidé d'être sincère.

— Bien sûr que oui, Danny, comment voulais-tu que j'envisage autrement cette rencontre ? Tout ce que je pourrai te dire sera

peut-être douloureux pour toi, mais tu as le droit de savoir toute la vérité. Je veux que tu saches quel genre de personne j'étais.

— Pourquoi ?

— Pour que tu puisses me juger. J'en ai besoin, Daniela. Personne ne peut aspirer au pardon s'il n'a pas été d'abord jugé.

— C'est ce que tu veux, que je te pardonne ?

— Oui, je le souhaite de toutes mes forces.

Danny scruta le visage de la dame. Pas trace de sentimentalisme dans sa voix ou sur son visage ; pas la moindre blessure émotionnelle. On aurait plutôt dit une personne qui sait ce qu'elle veut.

— Tu n'as qu'à faire le ménage dans ta conscience. Ce n'est pas mon problème.

— Tu ne m'as pas comprise. Crois-tu que je cherche seulement à dormir sur mes deux oreilles ? Je ne me sens pas coupable, Danny. Je n'agirais pas autrement si je pouvais revenir en arrière. J'ai mené la vie que j'ai voulu et je suis satisfaite, très satisfaite.

— Alors… Que diable attends-tu de moi ?

— C'est toi que je veux.

Danny était déconcertée. Elle s'était attendue à une rencontre geignarde, sentimentale, baignée de larmes de repentir. Elle croyait rencontrer une femme pathétiquement tournée vers l'autocompassion, elle l'avait presque souhaité, ce qui lui aurait permis de la mépriser. Mais elle ne pensait pas découvrir une personne aussi froide.

Elle se sentait plus curieuse qu'amère. En réalité, toute sa vie elle avait rêvé de connaître cette femme. Maintenant qu'enfin c'était le cas, celle-ci se comportait d'une façon déconcertante.

— Et Bruno, dans cette histoire ?

La dame secoua la tête.

— Trop tard. Il se rappelle encore comment je suis partie. Il me hait, c'est logique, et il ne cessera jamais de me haïr. Mais toi, Daniela, tu n'étais qu'un bébé. Je n'ai jamais rien été pour toi, et tu ne m'en veux pas de ce que j'ai fait. Tu ne me connais pas. Et je ne te connais pas non plus. Nous pouvons tout recommencer. Ce sera notre histoire, rien qu'à nous…

— Pourquoi crois-tu que j'aie envie de te connaître ?

— Parce que tu es venue, sans rien dire à personne, comme je te l'ai demandé.

— Je voulais seulement voir le visage de la femme qui nous a abandonnés, mon frère et moi. Il n'est pas facile d'en vouloir à un fantôme.

— Tu vois ? Tu me donnes raison : tu ne savais même pas qui tu devais haïr… Tu me détestes, parce que c'est un comportement qui t'a été imposé, mais on peut modifier les comportements, surtout quand ils sont irrationnels, et tu es une femme raisonnable, n'est-ce pas, Daniela ? Oui… Je le sais.

— Absolument pas. Tu n'en as aucune idée. Tu ne me connais pas.

— Tu es comme moi, le cœur me le dit. C'est pourquoi je veux te récupérer. Donne-moi l'occasion de te prouver combien nous nous ressemblons. Ainsi, tu pourras peut-être me comprendre… et me pardonner.

À ce moment-là, Danny se demanda si elle n'allait pas s'en aller. Accepter ce rendez-vous avait peut-être été une erreur, surtout sans rien en dire à Bruno… Pourquoi avait-elle décidé de le maintenir à l'écart ? C'était aussi sa mère, après tout. Et elle les avait blessés tous les deux de la même façon.

Certes, il n'aurait rien voulu savoir. La dame avait raison sur un point : Bruno la haïssait de toute son âme. Il aurait refusé de la voir en personne, et aurait empêché Danny de la rencontrer.

Mais elle avait gardé le secret.

Elle essayait de la détester autant que son frère, sans parvenir à atteindre cette intensité.

En réalité, elle voulait la voir. Lui parler.

Elle voulait savoir.

— Tu ne peux pas faire une chose pareille, dit Danny en évitant de la regarder dans les yeux. Tu ne peux pas te présenter ici, soudain, et me déballer ton histoire comme si j'étais une inconnue. Je ne le suis pas ; tu es en dette avec moi.

— Je le sais. Je veux la solder. Donne-moi cette chance.

Danny secoua la tête.

— C'est… C'est trop pour moi.

Elle se leva. La dame n'essaya pas de la retenir.

— D'accord. Je comprends, tu as besoin de prendre ton temps.

Danny s'éloigna. Avant de quitter l'établissement, elle regarda de nouveau la dame.

— Je suis désolée.

Elle regretta aussitôt d'avoir prononcé ces mots. Elle ne savait pas vraiment ce qu'elle éprouvait.

La dame acquiesça.

— Maintenant, tu sais comment me joindre, Daniela. J'attendrai autant qu'il le faudra.

Danny s'en alla.

La dame resta dans le bar, avec pour seule compagnie les hommes qui bavardaient avec le serveur au comptoir. L'un d'eux dit quelque chose et tous éclatèrent de rire. Sans pouvoir s'en empêcher, la dame tordit la bouche en un demi-sourire amer.

Elle avait joué gros dans cette rencontre, et avait espoir d'en tirer tous les fruits. Le sang est plus dense que l'eau, dit-on.

Après cette pensée, la dame but une gorgée de bière et s'abîma dans ses réflexions.